

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

Revue Critique et Littéraire

DES HOMMES ET DES CHOSES.

JE N'ORDRES RIEN, JE COMMANDE A PERSONNE, JE VAIS OU JE VEUX, JE FAIS CE QUI ME PLAÎT
JE VIS COMME JE PEUX ET JE MEURS QUAND IL LE FAUT.

Vol. 7.] QUEBEC, 8 JUILLET 1848. [No. 4.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

MON ONCLE BRIOCHE.

ESQUISSE DE MŒURS.

I.

Nous étions plusieurs amis, fêtant joyeusement la Ste. Catherine chez un restaurateur, préférant la petite bande amicale et modeste, sans rivalité et sans prétentions, aux splendides et fastueuses réunions aristocratiques, et ce, pour plusieurs raisons, que nous ne vous expliquerons pas aujourd'hui. Nous avions fait connaissance avec un farceur qui, pour être plus vieux que nous, n'en était pas moins gaillard et ami des plaisirs de la jeunesse. La conversation, d'abord bruyante et animée, s'était un peu amortie; nous étions tous à ruminer comme des gens qui ont perdu la langue, non pas que nous manquions de sujets; mais en voulant trop choisir, nous avions peur de prendre pire. Notre farceur, par diversion, nous conta l'histoire suivante, assez originale pour mériter la publicité:

« Vous me paraissez, dit-il, tous trop jeunes pour avoir connu mon oncle Brioche: il est bon de vous prévenir, qu'il doit jouer le premier rôle dans cette histoire. Comme il doit y figurer en personnage assez ridicule, je me garderais bien de le mettre sur la scène, s'il était encore de ce monde; mais comme il n'est plus et que Dieu a béni son âme, ce qu'il faut espérer, je ne vois pas grand mal à s'amuser un peu aux dépens de sa mémoire. C'est sans conséquence: si toutefois il est encore en purgatoire et qu'il me le fasse dire, ou lui dira un service de mort et fera messes basses; cela fera son affaire et celle de notre cure.

« Essayons d'abord d'esquisser son portrait. Si je ne réussis pas suivant votre désir, ce ne sera, ce ne sera, tant ma faute que celle du bon Dieu et de son père pour n'avoir bâti autrement que les autres.

« Mon oncle était d'une laideur peu commune; de toutes les personnes laides que j'ai rencontrées, la plus infâme eût été une figure de cire auprès de lui. Dieu me pardonne! si on l'a reçu en Paradis, il a fallu une fameuse météorose pour lui donner la mine d'un ange. Il avait pourtant la prétention de se dire, non pas un bel homme tout à fait (c'eût été une monstrueuse prétention), mais un homme qui ne manquait pas d'attraits; et il se vantait quelquefois avec tant de conviction que nous nous pâmons de rire. Il était d'une propreté exquise: tous les

jours il passait une bonne heure devant son miroir à caresser sa figure, jouant tantôt avec ses cheveux grisâtres, tantôt avec ses favoris clairs comme une peau mangée des mites. Il brossait régulièrement ses dents et ses ongles, et changeait de col tous les matins. Il fallait voir ces cols !... Il portait continuellement des cravates blanches. Jugez si ce devait être un plaisant contraste de voir sur un cou blanc une figure couleur d'huile d'olive !... On eût dit un masque de caribou sur un bâton de perruquier ; car mon oncle avait le cou d'une longueur démesurée.

« J'ai remarqué le plus souvent, dans les personnes que la nature s'est plu à défigurer sans pitié à l'extérieur, quelque chose de désirable à l'intérieur, comme du jugement, de l'imagination, des talents, quelque chose, enfin, qui puisse faire oublier tout ce que la vue souffre. Contrairement, vous voyez presque toujours ces belles personnes qui nous charment au premier coup-d'œil, dépourvues d'esprit, d'intelligence. Je donnerai cela à la nature, généralement elle partage ses dons avec une sagesse inimitable. Mais chez mon oncle, rien, rien d'attrayant ! N'aurait-il pas eu raison d'en vouloir à sa mère qui l'avait mis au monde sans même lui fournir la consolation de rencontrer un semblable ; car, vous le savez, on a beau être laid, stupide, on s'habitue peu à peu à ces misères, quand on peut dire : Au moins je ne suis pas le seul... ! Pauvre oncle ! je suis peut-être un peu blâmable de vous faire rire à ses dépens ; mais croyez que ce n'est pas par rancune, car je l'aimais assez, et je l'aime bien plus aujourd'hui qu'il m'a laissé sa fortune.

« Le père Brioche, malgré toutes ses imperfections, ne manquait pas d'adulateurs. Il était riche !... alors c'était comme aujourd'hui : quand on portait la *ceinture dorée*, on était certain d'avoir à sa suite de ces petits esprits rampants, toujours prêts à faire la courbette ; et mon oncle, pour être riche, était beau, fin, possédant tout ce qu'il y a de belles et bonnes qualités. Comme vous voyez, le monde n'a pas changé ; il empire, au contraire.

« Nous avions avec nous une vieille fille nommée Marguerite, la plus fine des grivoises que j'aie connues. Elle était bonne gouvernante, économe sans avarice, maligne sans méchanceté, adroite sans fourberie. De nous deux c'était à qui en ferait le plus gobeur à mon oncle : nous étions plus intéressés que les autres, car, pour ma part, je visais à sa fortune, et j'en avais promis une petite partie à Marguerite. Je suis quitte avec elle, Dieu merci ! C'est une petite supercherie dont vous ne me ferez pas un crime, si vous considérez les moyens beaucoup plus illicites dont on se sert aujourd'hui pour acquérir de la fortune ; ce qui prouve que plus le monde va, plus il est méchant.

« Le bonhomme était avaro, et j'avouerais que je le haïssais un peu à cause de cela. J'étais de votre âge, et vous savez qu'on aime généralement, dans ce beau temps de la jeunesse, à bien vivre, à paraître avec avantage dans le monde ; on veut faire le cavalier, l'élégant, on désire acquérir une réputation ; et le moyen, sans argent ?... Aujourd'hui, c'est l'or qui fait le moine ; alors c'était de même. Mon oncle traitait tout cela de folie : dans le fond, il avait raison ; mais comme il était à peu près seul de ce sentiment, cela ne faisait pas. Je n'étais pas d'âge à faire le sage d'ailleurs, je ne trouvais pas singulier de voir le bonhomme blâmer les moindres écarts que je faisais ; c'est la coutume de tous les vieux qui oublient ce qu'ils ont été. A les entendre, on serait tenté de croire qu'ils ont tous vécu *les deux pieds dans un chausson*. Bien fou qui s'y fie !...

Il fallait s'y prendre bien d'avance pour soutirer quelques sous du vieux coffret rouillé du père ; encore en avait-il pour quinze jours à me les reprocher, car lui arracher un sou, mieux eût valu lui arracher l'âme !... J'aurais voulu, surtout, avoir une toilette *flambante* ! mon oncle disait que c'était bêtise ;... aussi, s'il m'eût écouté, j'aurais fait de vilains trous dans sa bourse ; car c'était comme aujourd'hui en fait d'habits : il y avait une mode pour toutes les saisons, pour tous les mois (c'est un ridicule qui ne se passera pas), et quiconque ne suivait pas tous ces petits caprices, était montré au doigt. Aussi étais-je le bouffon de tout le monde : en me rencontrant avec mes habits râpés et antiques, toutes nos petites

démousselles à la grande mode jetaient des éclats de rire. Heureusement que je m'en souciais fort peu : j'allais tête haute, le nez au vent comme un des premiers élégants. Pour cela, j'avais fait provision d'une bonne dose d'effronterie ; j'en ai conservé quelque reste, et je me suis aperçu que ce sont les effrontés qui font le mieux leur chemin. A propos de ma toilette, je vous parlerai en passant d'une petite aventure qui vous fera rire.

« Un jour je fus invité à un grand bal ; un bal dans les formes ! Il devait y avoir belle et nombreuse réunion dans la toilette la plus extravagante. Comment faire pour figurer avec les autres ? Je n'avais qu'une vieille paire de pantalons et un habit à queue fine qui me descendait jusqu'à la cheville du pied. N'importe ; le soir venu, je m'habillai de mon mieux, dans ma grande toilette !... Malheureusement il me prit envie de me carrer devant le miroir de mon oncle ; j'en eus regret... j'avais la mine d'un vrai Irlandais qui s'en va à l'enterrement de sa femme ! une mine, mes chers amis, piteuse, *échignante* ! Tout découragé, je me laissai tomber sur une chaise en m'écriant : Que le diable emporte mon oncle Brioche !... C'est la première fois que je l'envoyais là, le pauvre défunt ! Je m'en suis repêché, et aujourd'hui je veux l'envoyer au ciel à tout prix... Demandez au curé... »

« J'étais presque décidé de renoncer au bal. Ça me tracassait pourtant ! J'étais sûr d'y rencontrer une jolie brunette agaçante, à qui j'avais déjà fait les yeux doux avec assez de succès ; car pour me faire aimer, j'avais un bon talent, sans me vanter. Jugez, si j'avais eu le moyen de figurer en *dandy* !... diable !... j'aurais fait les cent coups !... »

« Enfin, je n'y tenais plus, l'heure avançait, je partis en sifflant entre mes dents et en pensant à ma brunette, crainte d'avoir la mauvaise pensée de revirer. J'arrivai : c'était éblouissant ! Je voyais mon ombre sur les murs de la garde-robe, il y avait de quoi faire pâmer de rire. Je n'avais pas encore fait mon apparition dans le salon que déjà j'apercevais plus d'un œil moqueur qui s'apprêtait à s'amuser à mes dépens. J'allais reprendre la porte pour m'esquiver, quand le maître de la maison m'ahorda. J'étais *flambé*, il fallait avancer !... C'était cette maudite queue d'habit qui me battait sur les talons à qui j'en voulais le plus... sans parler de mes pantalons qui me gênaient affreusement ! J'entrai avec effronterie et je choisis un siège dans le fond de la salle, trouvant que c'était le meilleur moyen de cacher ma queue d'habit. Cela réussit jusqu'au moment où l'on vint me prier pour une valse, la danse la plus à la mode alors, car on ne connaissait pas encore la *polka* ! J'avais commencé à faire le rôle d'effronté, c'eût été lâche de ma part de reculer ; je me mis en place... la queue d'habit *en faisait du feu* !... »

« Finalement, après avoir bien ri de moi, on se lassa ; et je m'amusais très bien avec ma brunette que j'avais abordée, devenu plus hardi. On se mit à table : j'étais d'une galanterie *abominable* avec ma *partner* !... Pendant le repas ma demoiselle laissa tomber son petit mouchoir dans lequel je n'aurais pu loger que la moitié de mon nez. Avec ma galanterie ordinaire, je me baissai pour le relever ; mais avec une telle prestesse qu'un de mes pieds glissa et j'entendis un craquement à l'endroit où mes pantalons me gênaient le plus. Mes pauvres pantalons n'en pouvaient plus !... ils venaient de se déchirer !... Pour lors, j'envoyai encore une fois mon oncle au diable, et je crois que, dans la position où je me trouvais, j'eusse embarqué dans la même voiture !... Que faire ? pas seulement une maudite épingle pour cacher un peu la déchirure !... Le repas achevait, il fallait laisser la table ; plusieurs des convives s'étaient déjà remis à danser ; et je mangeais toujours, pressant ma *partner* d'en faire autant ; mais elle faisait la *petite bouche* de manière à me décourager complètement. Enfin, faute d'autres expédients, je m'esquivai habilement, sans saluer personne, jurant par dieu et diable d'avoir au moins des pantalons confortables quand j'irais au bal... »

« J'ai bien eu de semblables désagréments dans les premières années de ma

jeunesse ; mais je m'en consolais en songeant que plus tard je prendrais ma revanche sur le coffre du bonhomme. Vous allez penser que je désirais sa mort. A ma place auriez-vous pu vous garder de ce mauvais désir ? Soyez franc et si vous dites que oui, jetez moi la pierre. Au moins je n'ai pas fait l'hypocrite. Quand j'ai accompagné le défunt à son dernier gîte, je n'ai pas voulu en imposer en jetant les haut cris et en feignant de m'arracher les cheveux à poignées. Parbleu ! si tous ces grands pleureurs-là y allaient franchement, les perruquiers seraient fortune !...

— Mon oncle Brioché se faisait passer pour un grand homme d'affaires. Il se mêlait de politique en furieux partisan, non pas qu'il y entendit malice ; mais il faisait beaucoup de bruit et cela suffisait pour lui attirer un nom. On dit que c'est encore comme cela aujourd'hui.

— Il était rendu à l'âge respectable de soixante ans. Jamais il n'avait pensé au mariage. Il eût aimé une femme ; mais une femme qui eût pu vivre sans manger et s'habiller comme Eve dans le Paradis terrestre ! Il était assez avaro pour cela ! Il disait souvent qu'une femme était une source de dépenses interminables. Vous sentez que nous disions comme lui.

— Je ne sais si ce fut une punition du ciel ; mais imaginez-vous quelle fut notre surprise quand un soir le bonhomme nous dit avec assurance qu'il était amoureux, qu'il désirait se marier. Nous étions découragés ; pourtant nous nous rassurions un peu quand il nous disait que sa prétendue était une jeune et jolie fille de vingt ans, ce qui nous paraissait absurde. Je ne pouvais croire qu'une jeune fille de cet âge pût se décider à devenir l'épouse d'un vieux répugnant comme mon oncle. Cependant il y avait cette fortune !... cet aimant si tentatif qui fait faire tant de bêtises !... Le bonhomme n'avait que cet avantage ; il allait donc le sacrifier pour acheter une femme !... Et nous, nous allions nous sucer les ongles !... Bonjour au coffre de mon oncle !... pénible bonjour, allez !... Je vous demande où l'idée du mariage venait de se nicher !... dans le cerveau de mon oncle !... J'en ris aujourd'hui, autrefois j'en pleurais ! Mon oncle Brioché amoureux à soixante ans !... oui, mes amis, amoureux fou comme le jeune homme qui en est à ses premières aventures !.....

— Tous les soirs il faisait sa toilette. Hola ! Marguerite disait-il, vite mes pantalons de casimir, mon habit à boutons dorés, mes souliers luisants, mon épinglette à tête d'aigle !... Il s'agit d'affaires sérieuses ce soir !... Tonnerre ! parcequ'on me trouve un peu vieux, on aurait le courage de me mettre les deux pieds dans la tombe ! Pouah ! avec cette petite bourse bien gonflée, je plairai à la petite. Allons Marguerite, soyez franche ; n'est-ce pas que me voilà comme le jeune homme de vingt ans. Ma foi je sens l'incarnat de l'adolescence me monter aux joues ; ma taille se redresse ; voyez comme ces pantalons me dessinent bien les hanches ! quel pied mignon me donnent ces jolis souliers ! cet habit me donne la compulgence d'un français de mes amis qui a fait soupirer plus d'une jolie fille dans son jeune temps ! et cette épinglette éblouira plus d'un œil observateur ! Tenez, voyez-vous, dans l'état où je suis, je sauterais sur la maison !

— Et mon oncle voulant faire d'agiles soubresauts retombait bruyamment sur le plancher.

— Bien Marguerite, comment me trouves-tu ?

— Ce cher M. Brioché ! disait-elle, avec un sérieux de glace, mais c'est que le voilà tout changé !... Faissez donc !... vous me tentez !...

— Chère Marguerite, disait le bonhomme, en feignant de la modestie, vous êtes capable de faire rougir mon front !.....

Puis il partait en se dandinant et en martyrisant ses pauvres jambes pour leur faire prendre mille postures ridicules.

Marguerite le regardait aller, riant aux éclats de son allure tout à fait comique.

— Le vieux dinde ! disait-elle, le vieux bêtire !... s'imaginer qu'il peut plaire à son âge !.....

PETRO.

(A continuer.)

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 8 JUILLET 1848.

Les amis de la paix qu'avait consolés l'élection de M. Méthot, vont être chagrins de nouveau ; et cela, non point par les guerroyeurs qui ont voté pour M. Légaré, mais, bien au contraire, par les pacifiques, électeurs qui ont fourni au candidat élu sa majorité. Un des derniers numéros du *Spectator* contient le rapport d'une assemblée de citoyens d'origine irlandaise, qui se sont constitués en un corps de carabiniers sous la protection des nobles mânes d'Emmet, le patriote irlandais qui fut puni sur l'échafaud pour avoir trop aimé sa patrie. S'armer en Canada, contre un gouvernement qu'on a proclamé essentiellement libéral il n'y a pas encore un mois ; n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus logique ; aussi nous livrons les carabiniers au journal officiel de Québec, qui voudra bien consentir à laisser Papineau tranquille, pour moriginer ceux qui veulent troubler, par une rébellion, la douce harmonie qui règne en Canada. Il pourra raisonner avec eux pour les faire rentrer dans l'ordre, et si ses arguments ne suffisent pas, il devra leur exhiber les échafauds qu'il a déjà montrés à ses compatriotes.

Quant au *Fantasque*, il est, comme on le sait, trop ami de la guerre et du tumulte pour se mêler de donner des conseils d'ordre aux amis de la paix ; au contraire, il les aidera même s'il le faut et s'ils le désirent : il leur fournira des pointes pour piquer à mort tous ceux qui, en Canada, voudraient s'opposer au rappel de l'Union irlandaise ; s'ils veulent, à leur tour, nous aider à piquer ceux qui s'opposent au rappel de l'Union des Canadas.

LES ASSURANCES SUR LA VIE.—Un Irlandais passant avec un camarade devant le bureau d'une compagnie d'assurance sur la vie, lui demanda ce que c'était que cette institution. Vois-tu, lui répond l'autre, c'est la meilleure des inventions ; je vas t'expliquer ça : je suppose que tu vas t'assurer pour vingt mille louis, tu paies chaque année une prime de quelques louis et quand tu meurs tu reçois tes vingt mille louis en beaux écus comptant ce qui te permet de vivre le reste de tes jours comme un gentilhomme.

COLLABORATION.

LE DÉPUTÉ ET LES SAUCISSES.

Par une froide soirée de l'hiver dernier, nous étions réunis trois ou quatre amis autour d'un bon poêle et nous goûtions ensemble les charmes d'une conversation où régnaient la variété et le sans-gêne amical. Nous parlions d'abord du temps, sujet principal de toute conversation ; puis la politique nous occupa. L'entretien roula sur les grands hommes du jour, sur nos célébrités canadiennes ; puis s'arrêta sur certain personnage, *détement* célèbre depuis qu'il est député, et qui se croit un grand homme, parce qu'un haut fonctionnaire, pour se moquer de lui sans doute, a dit " qu'il ferait son chemin." Fier de cette prophétie, le petit député fait son chemin, à la manière des limaçons, en rampant ventre à terre. Mais qu'importe ! pourvu qu'il se rende, le cher homme.

Le sujet était fécond, comme on le sait, et nous y trouvâmes ample matière à l'entretien et surtout à la médisance. Chacun de nous raconta sur M*** une anecdote plus ou moins piquante, plus ou moins originale, plus ou moins bête, et la conversation n'était pas encore épuisée.

—Allons messieurs ! c'est assez médire comme cela, dit l'un de nous : si notre ami *** est d'un caractère bizarre et excentrique, d'un naturel insupportable ; si l'est mauvais politique, du moins il est bon catholique ; et c'est chose rare chez les hommes publics, par le temps qui court.

—Il n'est pas plus l'un que l'autre, reprit un second.

—Cetté fois-ci, c'est de la calomnie, prends-y garde !

—Pauvre fou ! ne sais tu pas que, pour certaines personnes la religion, comme la politique, est une spéculation. Selon eux, toutes deux portent au même but et pourvu qu'ils y parviennent, qu'importe l'usage qu'il feront de l'une ou de l'autre, du sacré ou du profane.

—Tu es injuste, vraiment envers M***. Dire qu'il n'est pas bon catholique ! Ne va-t-il pas à l'église chaque dimanche ? ne voit-il pas tous les jours des membres du clergé, dont il recherche le patronage, comme tu sais ? puis il a été membre d'une congrégation religieuse, s'il vous plaît ! Que faut-il donc, suivant toi pour être bon catholique ?

—Bien moins que cela !

—Certes ! en matière religieuse tu es aussi libéral qu'en matière politique, je vois ! . . . J'aimerais cependant que tu me prouvasses que M*** n'est pas sincère en religion.

—Rien de plus facile ! écoute seulement avec les autres mon anecdote.

Chacun de nous se disposa alors au silence, et nous écoutâmes, les oreilles tendues, aussi grandes que celles du héros de l'anecdote que je vais vous répéter, lecteurs ; mais n'en parlez pas, car je passerais pour un médisant, une mauvaise langue ! Ainsi commença la narration :

“ Dans le cours de l'été dernier, je descendais à Québec de retour d'une promenade à Montréal. J'avais pris passage à bord d'un des vapeurs de la Ligne du Peuple (qui, soit dit en passant, est indigne de ce nom), et la première personne que j'aperçus en embarquant fut notre ami ***, qui se jeta sur moi et me fit mille caresses. C'était un malheur sans doute de l'avoir rencontré ; je me résignai cependant, décidé à me débarrasser de lui au premier moment. Il m'ennuya quelque temps de ses discours insignifiants, de sa politique incongrue ; puis remarquant avec un *instinct* rare, que je prêtai peu d'attention à ce qu'il disait, et que, loin de l'applaudir, comme il s'y attendait, je me disposais à le contredire, il me quitta brusquement et se perdit dans la foule des passagers qui étaient nombreux ce soir-là. Je commençai à respirer plus librement, bien décidé à ne pas rejoindre mon aimable compatriote, et je liai conversation avec un voisin Yankee, qui, comme d'habitude, me parla du Canada, de son gouvernement, etc. Loin que mon interlocuteur me fatiguât, je goûtais un vif plaisir à l'entendre parler politique d'une manière si claire, si logique et si différente de celle de M***, et je regrettais de ne pouvoir argumenter avec lui. Je l'aurais écouté bien longtemps encore, lorsque la cloche appela au souper, et nous nous séparâmes avec le désir de nous revoir.

“ Je descendis dans la chambre, où il y avait beaucoup d'Américains, et comme c'était un vendredi, j'eus soin de me diriger vers la partie de la table où il y avait des plats maigres. Je ne voulais pas jeûner ce soir-là, chose qui arrive souvent à ceux qui se font scrupule de manger gras les jours d'abstinence ; car MM. les propriétaires de la Ligne du Peuple surtout n'y regardent pas de bien près. J'allais prendre place à table, lorsque je vis venir vers moi mon gracieux ami, qui, la tête basse, se frayait, à coups de coude, un passage à travers les personnes agglomérées auprès de la table, et s'attirait à son tour quelques rebuffades accompagnées de quolibets des plus à propos. Par malheur, il y avait une place vide à mes côtés, et M. *** vint tomber comme une masse sur la chaise.

« Une fois sur son séant, le député releva la tête, sans me dire un mot, et lança, à droite et à gauche, un regard irrité, à la surprise des voisins qui ne parurent pas grâter cette manière de les regarder. Pourtant il n'en voulait à personne, je vous assure ; c'étaient les plats qu'il lorgnait d'une si terrible manière, et vous allez voir comment il les traita. Devant moi était un plat de poissons blancs rôtis, dont l'agréable fumet chatouillait l'odorat, et à côté, du beurre frais dont la vue seule annonçait la qualité. Je me disposais à offrir à mon voisin un poisson, lorsque, repoussant avec une grimace horrible le plat maigre, il s'élança vers un plat de saucisses qu'il attira brusquement à lui ; et une seconde après, son assiette était couverte du fruit défendu. Avec une voracité naturelle, le bon catholique engloutissait les saucisses comme un oiseau avale les mouches. Elles sautaient, en un clin-d'œil, du plat dans son assiette ; et, pour ne pas perdre une bouchée, il attirait à lui, avec ses dents, sa tasse de thé, à laquelle buvait sans y mettre la main. Deux fois seulement il s'arrêta pour crier : « Waiter, tea. » Il fallait aussi qu'il bût pour mieux avaler les saucisses, dont il ne restait plus qu'une parcelle sur le plat. Les Américains s'étaient amusés jusque-là à examiner le mangeur, sans prendre une seule bouchée ; mais, quand ils s'aperçurent de la disparition des saucisses, leur mécontentement éclata avec leur appétit.

— *Waiter, crie l'un d'eux, give us some sausages ; we don't eat fish.*

Le garçon, qui était Canadien, s'approcha de la table, et regardant d'un air ébahi le plat vide, il répondit en mauvais anglais :

— *Me put oane ditch full there.*

— *I know you did ; but this hungry man has swallow'd the whole,* repliqua le Yankee en désignant de la main mon vorace voisin, qui, la tête dans son assiette, attaqua le dernier morceau du mets chéri, et se garda bien de parler.

— Qu'avez-vous dit donc l'Mecieu, me demanda le garçon qui n'avait pas compris l'Américain ; i m'appelle *salop de l'eau* ?

— Non pas, repris-je ; il dit que ce monsieur a avalé toutes les saucisses.

— Bouffre ! i faut qu'il aye une fameuse appétit, c'mesieu-là, pour manger tout-ça ! Et le garçon s'éloigna en marmottant quelque chose : un instant après, il revint avec un autre plat de saucisses qu'il posa devant les Américains. Ceux-ci s'en emparèrent et s'en partagèrent le contenu, sans en offrir à M.*** qui avait vidé son assiette et aurait pu gôber encore quelque chose.

« Je ne suis pas bon catholique, vous le savez, messieurs ; mais je vous assure que je fus scandalisé, choqué du procédé de mon co-religionnaire, pour deux raisons : d'abord, par respect humain, sinon par religion, il devait s'abstenir de manger gras sans nécessité le vendredi, jour de maigre, pour tous les catholiques ; ensuite, par politesse, par bienséance, il devait manger, avec moins de voracité, de glotonnerie. Aussi je rougissais en entendant les Américains, eux-mêmes faire allusion au jour d'abstinence, et l'un d'eux dit à l'un de ses voisins en riant :

— *I guess this French Canadian has deny'd the Pope, and become a Lutheran since he left Quebec.*

Ils ignoraient sans doute que M.*** avait laissé les *Commandements de l'Eglise* à la maison, et profité de la dispense accordée aux voyageurs qui peuvent, un jour d'abstinence, manger du gras à défaut de maigre.

« Le souper était fini : M.*** se leva de table le dernier, et alla s'étendre sur un sofa pour digérer plus facilement les excellentes saucisses, je suppose. Je remontai sur le pont pour respirer le frais, et quand je redescendis, mon ami dormait d'un profond sommeil, et de sa poitrine agitée convulsivement s'échappait un bruit sourd produit par le choc des saucisses sous l'effet de la digestion.

« Je revis mon homme le lendemain matin, comme le bateau à vapeur touchait le quai Napoléon : nous nous saluâmes, et prîmes chacun une direction opposée. »

— A présent, messieurs, dit le narrateur, croyez-vous que le petit député soit meilleur catholique que politique.

— Non ! non ! répondîmes-nous en chœur. Puis nous échangeâmes des poignées de main, et nous séparâmes. Il était minuit !

VICTOR.

LES ON-DIT.

M. Latourrière n'a pas voulu garder la place d'adjutant-général, parce qu'il ne pouvait en même temps conserver son siège dans le parlement. On va l'offrir la situation à M. de Salaberry, et comme ce n'est pas un homme fier et hautain, il l'a acceptée à raison de £500 par an. L'histoire est là pour dire que le preux colonel vaut un anglais pour le ventre et un Villars pour la bouteille; on dit donc qu'à son acceptation de la charge en question, il a pris une carte de tempérament et s'est écrit en se passant la main sur le gousset: "O la fontaine incommensurable du ministère, je jure de ne boire que de ton eau!"

M. Killaly a de nouveau mis le nez dans le *boureau* des travaux publics et se propose bientôt d'y mettre la main. A ce propos on parle déjà de jeter encore une bagatelle dans le lac St. Pierre, £20,000 dit-on, calcul approximatif, ce qui veut dire £150,000; on connaît ces calculs là depuis longtemps. C'est une fine bêtise, avant nous, de jeter tant d'argent aux poissons, on veut en faire des loos-fishes. Je suppose. Mais... une idée! Pourqu'on les marchands de Montréal ne s'adressent-ils pas au rédacteur du *Journal de Québec*, c'est bien plus court, et j'en suis certain, il aurait bien vite fait l'affaire, lui. Il leur dirait d'abord qu'il a tout tremblé le lac St. Pierre par dessus et par dessous, et leur apprendrait que c'est impossible matériellement parlant, ensuite il leur prouverait comme quatre et quatre font trois, que c'est un bien pour eux, eu égard à l'avenir, s'ils savent attendre jusqu'à la fin du monde; et qui sait?—Il leur promettrait peut-être un tout petit tremblement de terre qui bouleverserait le lac de fond en comble pour y substituer une rivière profonde!... Quoi! me direz-vous, il ferait cela pour Montréal, lui qui craint tant l'agitation, la guerre et la banqueroute? Il remunerait ainsi la terre!—Eh! mon Dieu oui, il ne demanderait pas mieux, car c'est son faible d'agiter la terre; pour les hommes, c'est autre chose!

A propos du colonel parlons de ses subordonnés. La milice de la cité s'est assemblée le jour de la St. Pierre, au soir des horloges qui tintaient six heures du matin. Les rangs les trouvaient un peu vides; on a vu des régimens présenter les terribles front et profondeur de sept soldats!... Des loyaux sujets qui manquaient à l'appel y assistaient en songe dans leurs lits. Si Notre Gracieuse Souveraine compte sur ses loyaux sujets pour le cas d'une guerre, nous pouvons l'assurer quelle sera chaudement défendue.

La corporation a voulu imposer une taxe de six sous sur chaque voiture contenant les drogues et les gibiers qui se vendent sur nos marchés; ce sont des anglais, MM. Frew, Hall, Dinning, etc., qui ont proposé et appuyé cette mesure. Cette taxe avait un but caché. On dit que ces MM. voulaient surtout faire rehaussier les dindes et les porcs. Mais ils ont beau faire et s'y prendre indirectement, jamais ces MM. et quelques autres qui se trouvent hors la corporation, ne pourront se donner une plus grande valeur.

C'EST VRAI.

Le zèle de nos collaborateurs est tel que nous ne pouvons reproduire pour aujourd'hui tous les articles qu'ils nous ont communiqués, de sorte que, malgré la meilleure volonté, nous sommes forcés, par politesse d'abord, de remettre nos propres remarques sur l'état actuel des choses publiques, puis, par nécessité, un grand nombre de lettres destinées au numéro d'aujourd'hui.

P. S.—Il y a eu, dit-on, une chaude rencontre entre le nez du rédacteur d'un journal de Québec et le poing d'un monsieur qui lui avait injurié. Décidément, si cet état de choses continue, les partisans de la guerre et du tumulte seront obligés de mettre la paix parmi les amis de la paix.